

## *Introduction*

**« Votre fille a vingt ans, que le temps passe vite,  
Monsieur hier encore elle était si petite  
et ses premiers tourments sont vos premières rides,  
Monsieur et vos premiers soucis »**

Lydie BODIOU et Véronique MEHL

Cette chanson qui résonne de la voix si reconnaissable de Serge Reggiani dont les paroles ciselées sont de Georges Moustaki<sup>1</sup> est empreinte d'une nostalgie qui voit le temps filer et les enfants grandir pour devenir adultes et s'échapper du nid. Ici point de regret ou de séparation, ni de rides... mais une manière de fêter un anniversaire et de se réjouir ensemble des années écoulées. Fêter alors les vingt ans d'une petite Athénienne dont Pierre Brulé s'est attaché à tracer le portrait et le parcours de vie dans *La fille d'Athènes*<sup>2</sup>. Cet ouvrage majeur tant pour l'histoire de la religion grecque que pour l'histoire des femmes a été publié en 1987. Issu de sa thèse d'état, ce travail sur les jeunes filles athéniennes s'inscrivait dans le droit fil des avancées historiographiques importantes (Henri Jeanmaire, Angelo Brelich ou Claude Calame<sup>3</sup>...), mais il a ouvert une nouvelle façon de concevoir la religion en mettant les filles au centre de la réflexion, croisant le religieux, le cultuel, les mythes, les rituels, le biologique ou encore le physiologique. L'organisation à Cork en juillet 2008 d'un colloque intitulé *La religion des femmes en pays grec. Mythes, cultes et société* était pour nous l'occasion de célébrer les vingt ans de cette *Fille d'Athènes* et de rendre hommage à son helléniste de père.

L'intitulé *La religion des femmes en Grèce ancienne* veut voir grandir les petites Athéniennes qui ont été canéphores, alérides, ergastines, ourses ou bien encore arrhéphores. Les années passées ont fait d'elles des femmes qui sans doute ont connu le temps du mariage et des enfantements, rendu

1. Paroles et musique de Georges Moustaki, 1969.

2. *La fille d'Athènes. La religion des filles à Athènes à l'époque classique. Mythes, cultes et société*, Annales littéraires de l'université de Besançon, 363, Paris, Les Belles Lettres, 1987.

3. Voir la bibliographie sélective, p. 239 *sqq.*

d'autres cultes, honoré d'autres divinités et exercé peut-être des prêtrises. Qu'entendons nous par « religion des femmes » ? Reprenons ici la définition que donnait Pierre Brulé dans son introduction. Il s'agissait alors « d'un corps de doctrine, d'un ensemble de croyances et de pratiques qui impliquent une mise en relation d'un groupe social avec le sacré distinct du profane. Ce dernier trait fait déjà difficulté car si la ligne de partage entre le religieux et le profane est fort claire dans nos sociétés contemporaines occidentales, il n'en va pas de même pour bien des cultures présentes et, plus encore, passées. En outre, dans l'Antiquité grecque entre autres, point de corps de doctrine, mais des mythes, un rituel multiforme, auxquels s'ajoutent des comportements sociaux, des usages, ce que l'on pourrait appeler du folklore. Et puis, il y a l'imaginaire<sup>4</sup>... » Aussi, à sa suite, nous avons souhaité nous interroger sur le devenir et l'entière des trajectoires féminines, de la *parthénos*, jeune fille ou fille non encore mariée, à la femme, comprise au sens large, englobant tous les âges de la vie, des fillettes aux jeunes filles en fleur, de l'épouse à la mère, mais aussi l'âge de ne plus être mariée ou de ne plus être mère ou d'être vieille. Une telle question ne peut être abordée qu'au travers d'un large prisme : « archéologie, épigraphie, iconographie, mais aussi linguistique, prosopographie, lexicologie » comme Pierre Brulé avait choisi de le faire dans sa thèse, approche qu'il privilégie encore<sup>5</sup>.

Comprendre, après bien d'autres<sup>6</sup>, comment les femmes grecques appréhendaient le domaine cultuel, et tenter de percevoir si elles le faisaient d'une façon particulière, spécifique à leur nature féminine. S'agissait-il d'un des seuls domaines dans lequel elles auraient pu trouver une forme d'expression publique et de reconnaissance sociale ? Peut-on parler encore de « citoyenneté culturelle » pour les femmes grecques ? Se mettre en quête de la place que le féminin tient dans les mythes, reconsidérer autant que faire se peut la vision que les hommes proposent des pratiques religieuses des femmes ou revisiter les divinités qui les concernent plus spécifiquement. Sans jamais oublier que la « religion des filles c'est celle que les hommes font fonctionner, et, d'une certaine façon, utilisent<sup>7</sup> ».

À des degrés divers, les femmes, les petites filles et les vieilles sont intégrées à la vie religieuse de la cité. Des domaines leur sont même en quelque sorte « réservés » touchant au plus près de leur nature, considérée souvent comme intrinsèquement souillée et souillante : la naissance et la mort. Du fait même qu'elles sont pourvoyeuses de vie et de mort, elles semblent destinées plus que tout autre aux rites qui valent pour ces moments où la communauté est en danger. Car les rites jalonnent leur vie, sacralisant

4. *La fille d'Athènes*, op. cit., p. 7.

5. Voir sa bibliographie dans *Chemin faisant. Mythes, cultes et société. Mélanges en l'honneur de Pierre Brulé*, BODIOU L., MEHL V., OULHEN J., PROST F., WILGAUX J. (dir.), Rennes, PUR, à paraître en 2009.

6. Cf. bibliographie en fin de volume.

7. BRULÉ P., *La fille d'Athènes*, op. cit., p. 8.

les passages biologiques et statutaires; le mariage certes, qui les magnifie et les contraint, mais aussi la maternité et la naissance qui renforcent leur statut. Mais la cité requiert aussi spécifiquement leurs services lors de certaines fêtes qui leur sont particulières (Thesmophories, Haloa, Adonies...) illustrant d'une certaine manière leur intégration religieuse dans la cité des hommes. S'enquérir encore des pratiques rituelles, relire et redéfinir la place du féminin, expliciter les rôles qu'elles y jouent : s'agit-il seulement de pratiques calquées sur les usages masculins ou alors de simples décalages ou aménagements donnant ainsi une couleur et un visage à la « féminité » dans les manifestations religieuses et culturelles? Une image déformante ou originale, singulière ou attendue, atypique ou conforme?

Si les cultes féminins ne concernent pas seulement des déesses ou des héroïnes, les hasards des interventions mais aussi la prééminence de ce type de culte nous a amenées à nous interroger plus spécialement sur les déesses (Déméter, Héra, Aphrodite, Artémis, Ilithyie...) et sur les héroïnes (Kallistô, Iphigénie...). Comment caractériser dès lors une déesse? Son champ d'action, ses épiclèses, ses attributions, ses cultes, ses sanctuaires, les rites ou les mythes qui lui sont attachés... Est-elle un dieu comme les autres? Peut-on reprendre la belle formule de Nicole Loraux qui écrivait que le statut divin en sa « sexualité » est une « subtile nuance en vertu de laquelle une déesse n'est pas l'incarnation du féminin tout en présentant de la féminité une forme souvent épurée mais plus souvent déplacée<sup>8</sup> »?

Les pratiques religieuses et les mythes mettent souvent en scène des héroïnes, fortes personnalités ou encore indomptées (Kallistô, Iphigénie, Ariane, Sémélé, Macarie, Aglaure...). Farouches et fières parfois, belles et en sursis presque toujours, elles constituent fréquemment des modèles à suivre et à imiter que l'on offre aux filles et aux femmes. Celles-ci demeurent encore aujourd'hui des figures sur lesquelles on peut s'interroger. Souvent emblématiques de la condition de *parthénos*, elles connaissent une courte vie (bien remplie) mais occupent ensuite souvent une place centrale dans la mémoire collective qu'offre la pérennité du mythe.

Les trois thèmes du sous-titre de l'ouvrage de Pierre Brulé « Mythes, cultes et société » sont repris dans le présent ouvrage car ils rassemblent le féminin grec en le mettant en scène et parfois même sur le devant de la scène religieuse et publique. Ce sont aussi les fils conducteurs des travaux divers que Pierre a menés depuis : de l'infanticide et de l'abandon des enfants<sup>9</sup> aux osselets pour Artémis<sup>10</sup>, des femmes grecques de façon plus

8. LORAUX N., « Qu'est-ce qu'une déesse », *Histoire des femmes*, 1, *L'antiquité*, SCHMITT PANTEL P. (dir.), Paris, Plon, 1991, p. 61.

9. « Infanticides et abandon d'enfants : pratiques grecques et comparaisons anthropologiques », *DHA*, 18, 2, 1992, p. 53-90.

10. « Des osselets et des tambourins pour Artémis », *Le temps des jeunes filles*, *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 4, 1996, p. 11-32.

globale<sup>11</sup> à la douloureuse obligation de la maternité<sup>12</sup>, de la question du voile<sup>13</sup> aux codes du genre<sup>14</sup>, les routes de la Grèce de Pierre sont aussi, souvent, parsemées de filles et de femmes.

Mais, en parallèle, dans la lignée ou à contre-courant parfois, les travaux ont été nombreux depuis une vingtaine d'années : Louise Bruit, Pauline Schmitt Pantel, Claudine Leduc, Claude Calame, Vinciane Pirenne-Delforge, Stella Georgoudi, Gabriella Pironti, Lily Kahil, Matthew Dillon, Sue Blundell, Lloyd Llewellyn Jones, Joan Breton Connely, Susan Guettel Cole... Ce ne sont que quelques noms, parmi ceux qui ont écrit au plus près du religieux, une bibliographie sélective en toute fin de volume permet de mesurer l'ampleur du travail accompli dans ce domaine<sup>15</sup>.

Pierre Brulé est officiellement parti à la retraite à l'automne 2008. Ce colloque qui nous a rassemblés était l'occasion non seulement de faire le point sur les recherches menées sur ce thème particulier des filles, des femmes et de la religion, mais aussi de célébrer un helléniste autonome tant dans les manières de faire, les convenances, que les chemins de traverses qu'il a pu prendre. Parcourant inlassablement la *Grèce d'à côté*<sup>16</sup> mais jamais trop loin, plus iconoclaste dans la manière que sur le fond. Toujours au plus près des textes. Y revenant sans cesse tant par amour des mots que par attrait pour la précision historique.

Le rendez-vous pris était anglo-saxon : une nouvelle édition de la *Celtic Conference in Classics* était une occasion idéale pour offrir à Pierre Brulé un colloque, sur un thème qu'il travaille toujours avec plaisir et dans un cadre scientifique qu'il a participé à développer. Créée à l'initiative d'Anton Powell, la CCC est née en 2000, la première édition ayant eu lieu à Maynooth, il s'agissait ici d'un rendez-vous à honorer. La CCC prend la forme de rencontres bisannuelles où, durant trois ou quatre jours, des classicistes (au sens large du terme, de la philologie à l'archéologie en passant par l'histoire) se réunissent, s'écoutent et débattent au sein de différents panels correspondant à un nombre variable de thèmes. La principale raison d'être de la *Celtic Conference in Classics* réside dans la richesse des contacts humains. Comme l'écrit son fondateur, Anton Powell : « *The Celtic Conference in Classics is open to all. Its ethos is collaborative and sociable.* » Un tel climat ne pouvait que convenir à Pierre qui fut d'abord simple invité à Glasgow

11. *Les femmes grecques à l'époque classique*, Paris, Hachette, 2001.

12. « En Grèce antique, la douloureuse obligation de la maternité », avec BODIOU L., PIERINI L., *Maternités, Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 21, 2005, p. 17-42.

13. « Femmes voilées : les Grecs aussi. À propos d'un livre de Lloyd Llewellyn-Jones », *Clôtures, Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 26, 2007, p. 34-41.

14. « Les codes du genre et les maladies de l'*andreaia* : rencontre entre structure et histoire dans l'Athènes classique », *La violence dans les mondes grec et romain*, BERTRAND J.-M. (éd.), Paris, Publications de la Sorbonne, 2005, p. 247-267.

15. Voir la bibliographie sélective, p. 239 *sqq.*

16. Rennes, PUR, 2008. Voir en particulier l'introduction dans laquelle Pierre Brulé explicite ses thématiques, sa façon d'aborder les sources, ses choix historiographiques aussi.

en 2002, avant d'accueillir à Rennes la III<sup>e</sup> édition en 2004<sup>17</sup> et de créer des liens forts entre le CRESCAM et la CCC<sup>18</sup>. Ainsi Pierre Brulé, grâce à son énergie et son amitié pour Anton Powell, a permis la popularisation de la CCC, l'ouvrant plus largement aux chercheurs français. Lorsqu'Anton Powell a lancé les invitations pour l'édition irlandaise de 2008, c'est tout naturellement que nous avons pensé qu'un tel cadre amical pourrait plaire à Pierre, offrir un lieu de réflexion serein et permettre une rencontre loin des débats académiques habituels. C'est donc sous le signe de l'amitié et des échanges que l'University College of Cork a accueilli notre aventure. C'est ainsi grâce à cette *Fille d'Athènes* de 20 ans que nous nous sommes rassemblés à Cork, en terre irlandaise, du 8 au 12 juillet 2008 dans un cadre chaleureux et amical. Petit groupe de Français (et un Gallois!)<sup>19</sup> noyés dans la verdure imposante et majestueuse de l'université, entre les pubs et l'irish stew, entre les courses de lévriers et les moutons des collines environnantes. Beaucoup de femmes et quelques hommes, des spécialistes de la religion ou de l'histoire du corps, deux axes majeurs du CRESCAM. De l'amitié et de l'envie de continuer...

Si cet ouvrage célèbre davantage *La fille d'Athènes* que son bienheureux père, un volume d'hommages à Pierre Brulé sera entièrement dédié, dirigé par les hellénistes, membres du laboratoire CRESCAM que celui-ci a fondé à l'université Rennes 2 Haute-Bretagne en 1997. En effet Jacques Oulhen, Jérôme Wilgaux et Francis Prost se joignent à nous pour cette vaste entreprise collective qui devrait trouver son achèvement à l'automne 2009, rassemblant les contributions d'amis, de collègues, d'élèves anciens ou de plus jeunes. Cet ouvrage intitulé *Chemin faisant* reprendra bien sûr les thèmes de recherche privilégiés de Pierre, les mythes, les cultes et les divinités, mais il fera une place à la société et aux rites. Les thèmes ici développés pourront trouver écho ou réponse ou bien encore questionnement dans ce volume d'hommages ; beaucoup d'auteurs présents au colloque auraient pu aussi écrire dans ce livre, certains qui y ont écrit auraient aimé partager notre aventure irlandaise. Bref ces deux ouvrages se complètent parfois, s'enrichissent souvent ou s'ignorent aussi sur certains thèmes : il s'agit d'un va-et-vient sans exclusive ni compartiment, sans carcan ni préséance. Le tout a pour seule justification de saluer l'homme et l'helléniste et cela de toutes les manières.

17. Les deux panels ont été publiés depuis : PROST F., WILGAUX J. (éd.), *Penser et représenter le corps*, actes du colloque tenu à l'université Rennes 2, 1<sup>er</sup>-4 septembre 2004, *Cahiers d'histoire du corps antique* n° 1, Rennes, PUR, 2006 et BRULÉ P., *Le mythe et ses états*, actes du colloque tenu à l'université Rennes 2, 1<sup>er</sup>-4 septembre 2004, *Kernos*, 18, 2005, p. 141-423.

18. Un nouveau panel a été organisé à Lampeter (Pays de Galles) en septembre 2006 : MEHL V., BRULÉ P. (éd.), *Le sacrifice antique, Vestiges, Performances, Stratégies*, actes du colloque de Lampeter, 29 août-3 septembre 2006, Rennes, PUR, 2008.

19. Lloyd Llewelyn-Jones a participé à ce colloque présentant une communication intitulée « Hera's Veil : second-hand brides and born-again virgins ». Celle-ci malheureusement restera seulement dans la mémoire des participants.

Cet ouvrage est certes une publication collective mais loin d'être seulement des actes de colloque rassemblés qui agglutinent des contributions, nous avons choisi de constituer ce volume sous forme de chapitres laissant une large place à l'expression, à la démonstration et à l'argumentation au long cours. Aussi treize contributions sont rassemblées, organisées autour de trois parties : les figures féminines, déesses et héroïnes ; des mots et les noms du féminin et enfin les passages et les transmissions féminins.

Ainsi les figures féminines dominent dans l'Olympe ou dans les récits mythologiques qu'elles soient héroïnes ou déesses. Nombreuses dans le panthéon, elles sont aussi présentes sur la scène théâtrale, beaucoup moins sur la scène historique comme le montre Violaine Sebillotte-Cuchet qui s'interroge sur la fabrique d'une héroïne, la carienne Artémise d'Halicarnasse. Dans les pas d'Hérodote, elle mène à la fois une enquête sur les femmes du monde grec, sur le statut de la *parthénos* ou encore sur la déesse Artémis. Non seulement elle s'interroge sur la construction de l'héroïsme mais aussi sur la fabrique du divin par un auteur du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. Avec Sandra Boehringer il s'agit de s'élever dans les cieus et de s'attacher aux mésaventures de la belle nymphe Kallistô, transformée en ourse puis en constellation. En effet étudiant le mythe qui voit s'unir la nymphe avec Zeus transformé sous les traits d'Artémis, elle étudie le catastérisme qui produit la Grande Ourse et montre qu'il existe un mythe où apparaît le motif de l'homosexualité féminine. Philippe Monbrun chemine avec Ulysse sur les traces de Nausikaa, tendre jeune pousse virginale au charme tout féminin et si végétalisant. La jeune fille, droite comme le palmier si cher à Artémis, offre sa jeunesse en devenir à Ulysse dans le chant VI de *l'Odyssée* et permet une comparaison et une métaphore avec la plante. Les analogies entre la déesse et la plante vont au-delà de la seule sémantique et permettent de réinterroger inlassablement la nature féminine et le rapport de la déesse à la *parthénia*, la virginité. C'est aussi à la recherche d'Artémis sur la route qui mène à Brauron que Pierre Brulé nous conduit. Reprenant et développant les chemins empruntés dans la *Fille d'Athènes*, il met en évidence un complexe à la fois géographique et religieux, une catégorie culturelle originale : les « sanctuaires maritimes d'Artémis », c'est-à-dire la diffusion et la reproduction d'un complexe de topographie, de paysage et de rituels. Les mythes et les étologies culturelles lui permettent une promenade dans ces sanctuaires maritimes d'Artémis si fréquentés par les petites filles et par les femmes à tous les âges de leur vie. Claude Calame emprunte à son tour la voie qui mène à Brauron, sensible au remarquable aspect paysager de l'ensemble architectural consacré sur le site à la déesse Artémis et, probablement, à sa parèdre héroïque Iphigénie mais aussi espace « métaphorisé » par le biais de la narration poétique et dramatique.

Dire le féminin par les cultes et les rites, c'est aussi nommer une particularité fonctionnelle des déesses. Ainsi Gabriella Pironti et Vinciane Pirenne-

Delforge s'enquière d'Héra, « témoin privilégié » du féminin divin. Le « cycle d'Héra » est étudié par le prisme de la nomination des épiclèses de la déesse, à la fois épouse emblématique et ennemie intime de son divin mari Zeus. Toutes deux s'associant ainsi au grand chantier du laboratoire CRESCAM-LAHM initié par Pierre Brulé, une base de données des épiclèses en cours d'élaboration<sup>20</sup>. Les facettes multiples d'Héra qu'elles exposent permettent de suivre en parallèle le parcours féminin et les attendus sociaux projetés sur les femmes. Quant à Jacques Oulhen il s'attache à l'étude des noms théophores athéniens. À l'appui d'une importante étude statistique issue d'une base de données plus large que les seuls théophores féminins, les noms portés de manière unitaire ou « démontables » disent de manière forte l'impact des dieux sur le quotidien. Ainsi les noms de déesses ou d'héroïnes sont portés par une fillette qui deviendra femme puis sans doute mère et, la nommer ainsi c'est incontestablement l'associer dans l'esprit et l'ancrer dans la réalité d'une association fonctionnelle qualifiante et tenter d'influer sur son devenir, son caractère ou ses qualités supposées en association avec celle qui, bien avant elle, a porté ce nom. C'est justement de cette qualité première que l'on attend d'une femme, l'*arété* que Pauline Schmitt Pantel se met en quête. S'appuyant sur les *Vertus de femmes* de Plutarque, elle s'interroge sur la façon dont la vie religieuse sert de contexte à l'expression de la valeur des femmes, cette *arété* qui permet aussi de créer une mémoire. Ainsi Plutarque met en scène une *arété* féminine capable à la fois de défendre la communauté civique en danger et de conserver la place et la fonction dévolues aux femmes dans cette même cité, en fait l'*arété* féminine est toute entière construite en accord avec le maintien de l'identité civique. Mais les mots du féminin ne sont pas seulement des cultes, des épiclèses ou des vertus, ce sont aussi des concepts fondateurs comme l'autochtonie. Le retour au féminin générique, la terre-mère nourricière, dans sa plénitude de tout originel. Claudine Leduc emprunte la voie tracée par Nicole Loraux, revenant sur le mythe de l'autochtonie athénienne par le langage de la poésie rituelle. Ainsi la dérobade d'Athéna à l'assaut d'Héphaïstos est vue comme la dérobade de l'olivier et le couple Gé/Athéna qui assimile la maternité de la terre à celle de la femme.

Au printemps de leur vie de femme, les petites filles sont soumises à des processus croisés d'initiation et de prise de conscience de leur avenir. La maturité sexuelle qui s'affiche sur leur corps est sacralisée par des procédures rituelles et sociales auxquelles la cité comme les pères veillent à les soumettre. Entre rite de passage et transmission, c'est le féminin domestiqué qu'il s'agit de mettre en scène. Lydie Bodiou et Véronique Mehl utilisent l'opérateur olfactif qui tout au long de sa vie associe la femme et les rites. Le parfum dit le féminin, traçant tout à la fois une intimité olfactive

20. [[http://www.uhb.fr/sc\\_sociales/crescam/recherche generale.php](http://www.uhb.fr/sc_sociales/crescam/recherche generale.php)].

et des affinités électives. Ainsi quand vient l'âge fleuri qui s'imprime sur le corps des jeunes filles vient le temps du mariage et de la domestication. La fille-en-fleur doit être cueillie par la main de l'homme qui la marie. Vite c'est le temps de la maternité nécessaire à l'accomplissement du rôle social par lequel elle peut obtenir une reconnaissance. Le mariage c'est le grand moment de la vie d'une femme, seul instant où elle est au centre des préoccupations et au cœur de la fête, le *gamos*. Fleur vite cueillie, elle doit devenir pousse qui produit du fruit. Des rites, des purifications accompagnent cette maternité nouvelle et permettent à la communauté de se reconnaître et de se retrouver. Florence Gherchanoc s'attache à l'étude des cadeaux échangés ou remis lors des noces, *dôra*, *anakaluptéria* et *epaulia* : ces dons dont la nature et la fonction diffèrent selon que ceux-ci sont offerts par des figures féminines et des figures masculines, et suivant le moment où ils lui sont remis. Si le débat a jusque-là porté essentiellement sur le moment de ces cadeaux (d'avant ou d'après mariage essentiellement), l'analyse qu'elle propose permet de trouver un autre angle de réflexion, mettant en avant l'identité du donateur et le sens du présent. Jérôme Wilgaux s'intéresse à la position des femmes et à leur rôle dans la perpétuation, la transmission des identités parentales et religieuses. Montrant ainsi que le mariage n'est pas seulement un échange mais qu'il permet aussi d'établir une communauté entre familles et ainsi de renforcer la cohésion de la cité.

Alors, il est désormais temps de suivre cette petite fille d'Athènes sur ce chemin qui va la faire femme, inévitablement épouse et sans doute mère.